Quoique le moment critique de la pério-de transition soit passé, quoique l'ordre de choses nouveau commence à s'établir sur les ruines des uns et la prospérité des autres,

les rumes des uns et la prospérité des autres, les armes pour affermir et continuer la tutte qui vient de s'engager sont toujours très nécessaires, et l'abaissement des tarifs qui, à quetque époque, dans quelque étreonstance où il se produise, porte toujours en lui-même le germe d'un progrès, emprunte un intérêt nouveau au moment où nous sommes, c'est-à-dire au début de l'ère commerciale fondée sur, la liberté des transactions. — Jules Brame. Brame.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du Journal de Roubaix.

Paris, vendredi 28 janvier. Un incident politique a surgi au milieu de la discussion économique; il a une gravité telle qu'il faut que nous nous y arretions un moment d'autant mieux que cet incident se rattache aux bruits prochaines modifications ministérielles qui circulent depuis quelques jours.

Ceux qui assistaient hier à la séance de la chambre et ceux qui ont lu ce matin le Journal officiel ont pu consta-ter avec quelque surprise un double fait : M. Thiers prenant la défense du minis-tère et M. de Forcade parlant comme un ministre au now dels majorité. Comédia ministre au nom de la majorité. Comédie sur comédie, disent certains sceptiques politiques, qui voient plus ou moins clai-rement le dessous-des cartes. Essayons un peu de débrouiller cet_écheveau.

Il n'entrera dans l'esprit de personne d'admettre que M. Thiers se soit trans-formé en partisan sincère du régime nouveau. M. Thiers n'a jamais été qu'un nouveau. M. Thiers n'a jamais ete qu'un grand démolisseur, et l'histoire nous apprend que son passage aux affaires a été plus nuisible qu'utile au gouvernement qu'il a servi. M. Thiers ne peut être considéré comme un ami du régime impérial; il serait même plus rationnel de lui proposition de lui p supposer une arrière pensée, celle de se servir des nouvelles institutions pour battre en brèche le gouvernement établi. Il s'est dit hier ministériel. Or nous pensons qu'il faut accepter cette déclaration pour la moitié de ce qu'elle vaut. A notre avis, ce n'est pas le ministère qu'il soutient, c'est une fraction du Cabinet, ce sont ces ministres que le bruit public a proclamés entachés d'orléanisme. Cela est si vrai que M. Thiers, un tacticien émérite dans les luttes parlementaires s'est lancé hardiment en avant, et a à la majorité cette menace de dissolution que le Cabinet n'aurait pas osé formuler et que ce pendant on dit quelques mem-bres du Cabinet prèts à exécuter.

La situation était vraiment intéres sante. M. Thiers semblait parler au nom de l'élément orléaniste du ministère, et placer une 'nouvelle épée de Damoclès au-dessus des membres de la majorité. Et ce n'est pas un ministre qui lui a ré-pondu; M. Ollivier était absent volontairement ou involontairement. C'est l'an-cien ministre qui lui a répondu, et il a parlé comme s'il avait encore son porte-leuille. Il a affirmé l'union des divers groupes de la majorité et sans parler directément de la dissolution, il en a combattu l'utilité.

Ce que ce débat nous a révelé, c'est qu'il existe déjà dans le cabinet des gerqu'il existe déjà dans le cabinet des germes de dissentiment, et que certains de ses membres, sont bien près de se trouver en désaccord avec la majorité de la Chambre. Pour parler net, il résulte de ce qui s'est passé hier aussi bien que des bruits qui courent, que dans le cabinet actuel deux éléments se combattent déjà; l'un est impérialiste, l'autre orléae niste. Entendons-nous bien d'abord sulte seus des mots: je ne véux nas dire que le sens des mots : je ne veux pas dire qur MM. Daru et Buffet conspirent pour opé-

rer la restauration des princes d'Or-

léans; il ne s'agit que de tendances. Ce sont des honnètes gens qui ne joueront pas près de Napoléon III le même role que M. Liborio Romano a joué près du roi Ferdinand de Naples Mais de sont OSAMUN NU des Parlementaires, ce ne sont pas des ministres dynastiques; et ils peuvent, même sans le vouloir faire le jeu des orléanistes.

C'est ce qui explique l'intervention de M. de Forcade et la création, dans la majorité d'un parti qui va vouloir accentuer son opposition contre les membres non imperialistes du cabinet.

Ce que cet état de choses nous permet de présager pour un avenir très-pro-chain c'estou une dissolution de la Chambre ou une dislocation du cabinet. C'est en face de cette alternative qu'apparaîtra l'initiative de l'Empereur, et je ne crois pas me tromper en disant que le chef de l'Etat consentira à une resonte du ministère plutôt qu'à une dissolution de la Chambre.

La séance d'aujourd'hui est des plus calmes. M. de Forcade occupe la tribune dès le début: à quatre heures il parlait encore. Dans les tribunes, le public pa-raissait s'ennuyer fort, à l'instar de bon nombre de députés. Les ministres causent entre eux ou avec quelques dépu-tés; M. Buffet s'en va avec son porte-feuille après avoir serré la main du gé-néral Allard. M. Ollivier ne cesse d'é-

A gauche, on voit M. Rochefort assis à côté de M. Gagneur.

Dans la salle des Pas-Perdus, il y a peu de monde, et les nouvelles y sont rares. Voici la seule anecdote que j'y ai pu recueillir et encore je vous laisse juge de son authenticité : c'était à la première réception du comte Daru. L'huissier tout interlogué de revière reserve qu'il r'entre leur de la comte interloqué de revoir des visages qu'il n'a-vait pas vu depuis plus de vingt ans, et d'annoncer MM. Guizot, Thiers, De Broglie, Duvergier de Kauzanne, etc., avait fini par perdre complètement la tête. Arrive M. Prax-Paris, député. Il donne son nom. L'huissier n'entend pas trèsbien, ouvre de grands yeux et annonce le comte de Paris. Je laisse la responsabilité de l'anecdote à un de nos honorables du Nord de la France.

Dans le projet de loi concernant la resse qui est étudié en ce moment, le timbre sera réduit à trois centimes pour les journaux de Paris et à un centime pour les journaux des départements.

La liste des mutations et nominations préfectorales a été arrètée hier au minis-tère de l'intérieur; on assure qu'elle ne sera présentée que demain à la signature de l'Empereur et publiée dimanche par le Journal officiel.

La saison est mauvaise pour nos immortels on dit que le comte de Ségur est dans un état désespéré.

CH. CAHOT.

Bourse DU 28 JANVIER.

La spéculation, sauf évènement, paraît avoir en perspective les cours actuels pour-la réponse des primes. La Bourse d'au-jourd'hui n'on a pas moins eu sa petite émo-tion: les haussiers ont tenté pendant près d'une heure d'enlever le cours de 74 francs; mais à ce taux, il va tant de ventes à faire d'une heure d'enlever le cours de 74 francs; mais à ce taux, il y a tant de ventes à faire qu'il n'a pu être atteint et l'on retombe en clôture à 73.90. — Après Bourse 73.83. — C'est ce qui prouve combien est artifièle ce nouvement turbulant de demandes qui fait coter à la clôture un cours plus élevé. Les dépèches contradictoires sur la santé du Pape inquiètent les porteurs d'Italien, qui a été offert au complant à 54.60, tandis que la spéculation le tenait encore à 55. On s'inquiète aussi un peu des nouvelles de la santé du roi de Prusse et de la reine Victoria.

Chronique locale & départementale

Puisque le temps est aux réformes, nous allons nous permettre d'en signaler une qui nous semble à la fois très utile et très prati-

- et nous Nous voudrions — et nous savons que cet avis est partagé par grand nombre de personnes — qu'on cessat de fermer de midi à deux heures les bureaux des services publics, police, greffe municipal, état civil, etc. qui resteraient ainsi ouvertssans interruption de neuf heures à quatre heures , comme pela se fait dans la plupart des grandes villes.

Outre qu'elle ne pourrait qu'aider à la prompte expédition des affaires, cette modification permettrait aux ouvriers de profiter de leur sortie de midi pour prendre dans les bureaux les pièces et renseignements ont besoin. divers dont lils éviterait ainsi des dérangements qui leur sont parfois très préjudiciables, puisqu'ils leur font perdre ce qu'ils ont de plus précieux, leur temps.

Demain dimanche, aura lieu le Concert donné par la Grande Harmonie dans le salon de l'Hotel-de-Ville avec le concours de la Société Impériale des Orphéonistes Lillois. C'est pour la première fois que le public

roubaisien entendra chez lui cette remarqua-ble phalange de chanteurs qui n'a pas de rivale en France. Tout le monde se rappelle core ses triomphes de Limoges et de Paris. A Limoges, dans ce duel musical auquel l'avait provoquée la plus puissante société du midi, la Sainte-Cécile de Bordeaux, elle affirma la supériorité du Nord de la France d'une manière si éclatante que le chef même de ses adversaires lui rendit un hommage public. En 1867, au concours de l'Exposition universelle de Paris, elle remporta les trois couronnes d'or et le grand prix de dix mille francs, après avoir battu les sociétés francaises et étrangères et même toutes les nou-velles méthodes de musique dans le concours de lecture à vue. C'est à la suite de ces triomphes que l'Empereur lui décerna, par décret, le titre exceptionnel de Société impé-riale. La ville de Lille, de son côté, donna le nom de rue de l'Orphéon à l'une de ses nouvelles voies dans laquelle les Orphéonistes venaient de faire construire leur

Les Fils d'Eaupte, que les chanteurs lillois feront entendre demain, est une magnifique inspiration de Laurent de Rillé; on ne sau rait faire le même éloge de la Fraternité, de Gewaert. Tout le monde à Roubaix eut préféré entendre le Turol ou le chœur Da

diverses reprises, nous nous sommes fait l'écho des réclamations des habitants de l'Epeule et du Trichon au sujet du mauvais état d'entretien de la seule voie de circula-tion entre ces deux quartiers. Nous devons constater qu'en commencement de satisfac-tion a été donné à ces réclamations. Dans ces derniers jours, on a enlevé trois ou quatre tombereaux de boucs. Nous aimons croire qu'on ne s'arrêtera pas là, car il est urgent de modifier un état de choses qui sus-cite depuis longtemps des plaintes si nombreuses et si légitimes.

Aujourd'hui comme hier et comme à chaque séance interressante, le Journal officiel nous fait défaut.

Dans la soirée de mardi dernier, une tentalive de meurtre a été commise sur la route de Lille à Ascq, Le fait nous avait été si-gnalé dès le lendemain ; mais nous avons cru préférable d'ajourner notre récit afin de ne gêner en rien les investigations de la justice, que les premiers indices recueillis avaient mise sur les traces du coupable. Aujourd'hui l'arrestation a été opérée; notre réserve n'a plus sa raison d'être.

Mardi dernier, M. Renard, maire d'Ascq, était venu à Lille pour affaires. Le soir, il manqua le train a de de la ramener ches, lui. Il avisa une voiture en station devant lui. Il avisa une voiture en station devant l'estaminet du Paon-d'Or, en face de la gue. Après avoir débattu le prix avec le cocher, il monta dens la veiture qui se dirigea vers la porte de Tournai. Arrivé à la hauteur d'Hellemmes, le cheval s'arrêta tout à comp et le cocher déclara qu'il n'irait pas plus foin. M. Renard protesta en rappelant les conventions faites; mais l'autre ne voulut rien entendre. De guerre lasse, le voyageur de cendit de la voiture.

En ce moment, il laissa tomber un paquet qu'il portait à la main, et tandis qu'il se penchait pour le ramasser, il reçut sur la tête un violent coup asséné par le cochen. M. Renard, étourdi, tombe sur le bord du fossé langeant la route. L'agresseur, se rapse livrer à de nouvelles violences, lorsque des pas se font entendre. Ce sont deux militaires qui retournent vers Lille au pas de cour-se. C'est à cette circonstance que M. Renard doit probablement son salut.

Le cocher, entendant ces pas, saute sur son siège et part à toute vitesse vers la ville, Les militaires, en passant, aperçoivent M. Renard faisant des efforts pour se relever; ils lui prêtent des secours et l'aident à regagner sa commune.

Le lendemain, M. Renard adressa plainte à M. le procureur impérial, en détail-lant les circonstances du guet-apens dont il aurait été certainement victime sans l'arrivée soudaine des deux soldats. Il donna aussi les indications suffisantes pour en recher-cher l'auteur. Des agents de la sûreté, sous la direction du sous-inspecteur Cousin, ont arrêté hier soir et livré à la justice le coupa-ble présumé : c'est un nommé Lefebvre, co-cher de fiacre. (Progrès du Nord)

Pour la chronique locale ALFRED REBOUX

La commission administrative du Cercle de la Grande-Harmonie à l'honneur d'inviter ses membres honoraires à assister au concert vocal et instrumental qui aura lieu le courant à six heures cises du soir éans les salous de l'Hôtel-de

Si par oubli ou à cause de changement de domicile certaines lettres d'invitation n'étaient pas parvenues, on est prié de faire une ré nation au Cercle, dimanche avant dix heures du matin.

FAITS DIVERS

— On écrit de St-Pétersbourg: La Gazette de la Bourse donne quelques détails sur la conspiration Netschajew-Tocherkessow. Dans le courant de l'automne de 1869, Netschajew se trouvait incognito à Moscou et là il réussit à organiser entre les etudiants de l'Académie agrisole une association secrète, calquée sur le modèle du gouvernement national polonais de 1863; cette association cherchà à son tour à organiser des affiliations dans toutes les parties de la Russie. Moscou était le centre d'action. Dans les délibérations pré-liminaires l'étudiant Svanoff it constamment de l'opposition à Netschajew, qui prenait une attitude dictatoriale, ce qui fit craindre qu'il dénonçat l'œuvre entreprise et la réduisit à néant. Sur la proposition de Netschajew, il fut donc décidé qu'on se débarrasserait du compagnon suspect et génant. Sous prétexte de l'association, Svenoff fut attiré, le ter novembre, dans une grotte qui se trouve dans la partie la plus reculée « du grand parc de Petrowsk et là, conformément à la sentence du gouvernement national, exécuté, « c'estadire the d'un coup de revolver. Après quoi son cadavre fut pendu à un arbre. On assure que tous les complices de ce crime, à l'ex-

ril, candidat indép voici la chanson qui circule dans la cir-nscription sur le premier de ces concur-

An Partent pour la Syrie

Chassé de l'Arcadie, son stell Un malheureux Rouxin sus Trottait vers sa patrie, En braillant ce refrain : O ville de Cancale; D'huitres funeste bane, Que vous m'êtes fatale ! Hihan J hihan ! bihan !

Voyez mon peu de chan Lorsque pour député Des rives de la Rance Tallais être nommé! Vrai, Jaurais lait merveille; Mais le gouvernement Apereut mes creilles. Hihan! hihan! hihan!

Pendant une heure entière, Notre pauvre animal, De sa voix mâle et fière, Endormit Jubinal; As-tu fini de braire? Disait le président; Que nous fait ta colère?

Prenant un ton sublime, dit aux électeurs : Vous voyez la victime
De fatales erreurs.
Renvoyez votre maire,
Malouins! au Parlement; Il sait qu'il faut s'y taire.

Un incident auquel s'attendait peu M. Rochefort, c'est une lettre de M. Rochette, l'imprimeur qu'il a maltraité, adressée au m'nistre de la justice et que nous trouvons dans le Pays:

A M. Emile Ollivier, ministre de la justice

Monsieur le ministre,

Monsieur le ministre,
Vous avez proclamé en entrant au pouvoir, M. Daru l'a proclamé également, que
vous étiez un ministère composé d'honnètes
gens. Confiant dans ces paroles, je viens
réclamer de vous une satisfaction bien tardive : celle d'une justice égale pour tous et qui
m'a été refusée jusqu'à ce jour.

Depuis trop longtemps (frappé dans un
guet-apens, et bafoué de uis dans la Lanterne,
après avoir payé les frais d'appel qui ne
m'imcombaient point), je souffre de voir la
vérité ainsi mise à la torture à propos de
l'inqualifiable conduite de M. Rochefort à
mon égard. l'inqualinas-mon égard.

mon égard.

Pai attendu en vain que M. Rochefort vou-lât bien payer sa dette à la justice, en pur-geant sa condamnation à 4 mois d'emprison-nement, comme il s'y était engage sur l'hon-

J'ai attendu que le Corps législafif lui fasse un devoir, avant de l'admettre dans son sein, de se laver d'une peine correction-

nelle.

J'attends aujourd'hui et j'espère de votre
justice qu'il ne lui sera pas permis de s'enfuir
encore une fois sans s'être acquitté envers Agréez, etc.

M. Rochefort n'a encore rien dit de l'in-cident, et M. Ollivier n'a pas encore répondu. Nous reviendrons sur cette affire.

— La Banque de France vient, comme elle le fait plusieurs fois par an, de se livrer à une débauche de millions desquels elle a fait un sylendide auto-da-fé. Voici l'explication de ce fait: tout le monde

Voici l'explication de ce fait : tout le monde sait avec quel souverain mépris ces pauvres billets de banque sont traités par les banquiers, les agents de change, les commerçants, les garçons chargés des encaissements, et surtout par les joneurs malheureux ; ils les empilent dans des portefeuilles, les coupent en deux pour les faire voyager plus surement, ou les froissent avec rage pour se venger de la déveine.

Les billets de banque, faits d'un papier fin et léger, ne peuveut résister que peu de

a P. S. D'ici à peu de jours, j'alresserai à notre notaire, à Autun, un pouvoir régulier, afin de prodéder, en mon absence, à nos vous engage à consulter pour cet objet M. Ragonneau. Son fils m'a assuré qu'il s'estimerait fort heureux de vous aider de ses avis. - Adressez-mói vos lettres rue du Houssaie, n. 5. »

Tristan relut plusieurs fois cette lettre il en pesa chaque mot, et il conclut qu'il n'y avait rien à y changer.

Elle contenait, selon lui, l'expression de toutes ses volontés et l'aveu de ses torts. Il la trouvait suffisamment franche parce qu'elle était rude ; elle lui semblait assez digne parce qu'elle était prodigier gueuillense. Il y étalait toutes ses faiblesses, et il croyait y montrer toutes ses forces : le cœur humain est rempli de ces illusions, et c'est le dernier degré de la droiture que de trouver des mobiles nobles à des actions coupables: tous les hommes ont quelques vertus infirmes, don funeste puisque sans elles leurs défauts seraient impuissants.

Pendant que Tristan écrivait à sa sœur, je vicomte d'Orzy se rendait chez lui en compagnie de M. Langien, célèbre éditeur que e vicomte s'était chargé d'amener au jeune

M. Langien était un fort honnête homme qui n'avait fait que trois fois faillite avant d'arriver à une fortune solide. Il avait peu d'esprit mais beaucoup de bon sens, alliance

151 570

ohmis to

attant de dout

TRISTAN.

heureuse quand on est dans les affaires. Très illettré, et par conséquent incapable de juger du mérite d'un livre, personne ne con naissait mieux la valeur commerciale d'une réputation. Il ne disait jamais : « Un tel a fait tel ouvrage, « mais il avait adopté la formule suivante :

« Un tel se vend à mille exemplaires, et il ne donne pas ces livres à ses amis ; on peut traiter avec lui sans crainte. »

Langien était l'éditeur d'Orzy, qui lui avait fait gagner assez d'argent pour avoir beaud'inflence sur lui, et qui avait en outre le mérite, assez commun du reste, de ne jamais lui exagérer le talent d'un confrère.

Si je concl cette affaire, mo vicomte - disait Langien - c'est uniquement à votre considération, car je n'aime ni la poésie ni les célébrités à faire.

— Que risquez-vous, mon cher? il est convenu que vous ne débourserez pas un sou. - D'accord, mais je n'édite que des noms connus, et rien ne déconsidère une maison comme ces actes de complaisance qui n'aboutissent à rien. J'aimerais mieux perdre sur un livre marquant que gagner quelque chose

avec un ouvrage qui passera inaperçu. Celui-là aura du succès, je vous en ré-

nonds. - Dans les salons, ou un seul exemplaire donné passe de main en main, ce qui fait que personne n'achète l'ouvrage.

- Ce comte de Beauregard est fort répan-

du, et il aura des articles dans tous les journaux.

A-t-il du talent ? - demanda Langien en regardant d'Orizy dans le blanc des yeux. - Du talent ? du talent ! tout le monde en aujourd'hui ; il est à la mode dans un cer-

ain monde. Cette réserve qui n'était que de l'envie et de l'inquiétude mal déguisées, ne trompa pas Langien: il en conclut, avec sa sagacité ordinaire, que Tristan avait du mérite.

Toutefois il ne jugea pas qu'il dût se montres plus ardent : sa prudence ne l'abandonnait jamais.

- Enfin, dit-il, si ce monsieur est raisonlui. - Vous pourriez, peut-être - reprit d'Orzy

- publier un ouvrage de moi par la même occasion. J'ai justement un roman philosophique que je crois appelé à faire du bruit ; en l'étudiant avec celui de M. de Beauregard, vous éviteriez de passer pour accorder votre patronage à des auteurs sans réputation.

- L'idée est assez bonne - répondit Langien avec le plus grand sangfroid - nous en canserons plus tord.

En ce moment, ils arrivaient à la porte de Tristan, et ils furent immédiatement admis en sa présence.

D'Orzy se montra caressant, empressé, flatteur, obligeant. Langien fut adroit, souple, et cependant inflexible, une fois qu'il eu fait

connaître ses conditions au jeune poète. Tristan avait fondé de grandes espérances sur son premier ouvrage, mais avec une noble insouciance. il abandonna successivement toutes ses prétentions, lorsqu'il eut compris que sa réputation devait être faite avant d'avoir le droit de demander un prix quelconque des œuvres.

Il consentit donc à faire tous les frais de la publication de son poëme, et à recevoir-trente pour cent, net, sur le produit de la vente. Le surplus devait appartenir à M. Langien, qui voulait bien laisser mettre son nom et l'adresse de sa maison au bas de la couverture jaune du poëme de Réginald.

tions fu qui ajouta deux ou trois clauses insignifiantes, soi-disant à l'avantage de son ami.

Une de ces clauses interdissait à Tristan le droit de donner plus de vingt exemplaires de son livre : on lui enlevait ainsi la seule chance qu'il eût pour le faire connaître, car d'Orzy et Langien savaient bien qu'il ne se vendrait pas.

Voilà ce que les éditeurs, sauf de rares exceptionss, appellent lancer un auteur.

Tristan était lancé, c'est-à-dire qu'il avait abandonné son manuscrit qui devait être mis sous presse le jour même. On commencait déjà à parler du poète. Ses plus grands admirateurs, ses plus enthousiastes proneuses, connaissant son premier ouvrage, auraient préféré qu'il débutat par le second.

D'Orzy avait eu les yeux levés au ciel tout le temps qu'il avait employé à discuter les intérêts de Tristan ; mais il eut soin de les ramener vers la terre lorsqu'il se trouva seul avec Langien et qu'il se mit à traiter pour son propre compte, activities

Il va sans dire qu'il obtint d'excellentes conditions, et qu'il exiga que son roman philosophique parût en même temps que le poëme de son ami.

Tristan, resté seul, pensa à la lettre qu'il avait écrite et au marché qu'il venait de faire. Ces doux choses étaient deux embarras de moins, et cependant il se trouvait loin d'être satisfait. De quelque côté qu'il les envisageat, la lettre était une méchante action et le mar voirs les plus sacrés, manquait à ses obligations les plus saintes, et tout cela pour arriver à payer fort cher le douteux avantage d'être un homme célèbre.

Il avait rêvé la gloire, et, dans la conversation, son éditeur venait de lui dire qu'il serait obligé, lui poète, de faire des articles pour vanter ses œuvres.

Il avait espéré que ses travaux l'aideraient à soutenir l'élégance à laquelle il s'était laissé entraîner, et il avait vendy son premier ouvrage en souscrivant deux billets de mille francs chacun pour les frais préliminaires de sa publication.

Toute la poèsie de son imagination fut impuissante à lui montrer cette situation sous des couleurs brillantes.

(La suite au prochain numéro.)

H est poru